

Robert SILHOL

ANGST (suite)

Le premier deuil, bien sûr, c'est celui de la complétude, et ce que nous avons appris, tout paradoxal que cela puisse paraître, c'est que cela ne peut se faire sans l'Autre. Au fond, la question est simple et c'est: " Mais avec la barre, comment faire?", à quoi Freud a répondu le premier lorsqu'il a mis la notion d'*Ersatz* en avant, Lacan permettant ensuite d'y ajouter que tous les *Ersatz*, signifiants d'un désir Autre, ne se valent pas et même que cela, parfois, peut-être destructeur.

C'est vers ce "sens" de la cause de l'angoisse que Lacan s'avance, sans jamais toutefois paraître encore aller jusqu'au bout de sa quête. C'est qu'il s'intéresse d'abord à l'angoisse comme *effet* et sur ce chapitre reste tout à fait clair, nous renvoyant au magistral *unheimlich* de Freud. (90) C'est certes un bon départ :

C'est le surgissement de l'*unheimlich* dans le cadre qui est le phénomène de l'angoisse,

et c'est pourquoi il est faux de dire que l'angoisse est sans objet. (91) (1)

Plus ou moins, toutefois, nous savions déjà cela, le phénomène nous était familier et nous rappeler nos terreurs n'en explique pas vraiment leur origine plus "profonde".

Ce que nous pouvons tirer du discours de cette Sixième Leçon est pourtant loin d'être inutile, car nous y relevons des enseignements précieux sur un aspect fondamental de notre structure d'humains. Cette structure nous l'avons dégagée et même simplifiée, à savoir: un *Sujet* face à une *impossibilité*, aidé--heureusement ou non--dans l'*entreprise* qui consiste à vivre face à la barre. Et que cette entreprise n'est pas simple c'est le moins qu'on puisse dire puisque une de ses dimensions essentielles c'est que sa cause véritable nous échappe et même, jusqu'à Freud, nous était tout à fait inconnue. Ce n'est en effet pas sans raison que dans ces chapitres du *Séminaires X* Lacan revient à plusieurs reprises sur la nature du passage à l'acte et de l'*acting out*. Que ce que j'ai appelé "entreprise" (effet d'une *libido* tout à fait acceptée celle-là) qui se complique d'une dimension inconsciente dont la psychanalyse pense que le *Sujet* dépend, peut certes non seulement paraître banal et simpliste, mais il n'empêche que nous continuerons à ne rien comprendre au déroulement de nos existences si nous rejetons la structure dont parlent Freud et Lacan et que j'ai déjà plusieurs fois mise en évidence:

I

S objet *a*

I

Nous connaissons bien cela à présent, c'est la structure qui représente le trajet fantasmatique du *Sujet* qui rêve d'aller de l'autre côté de la barre, ce qui bien entendu ne se peut puisqu'il n'y a là que vide et obscurité, bref tout ce qui *n'est pas* ce fameux *Sujet*, et là, oui, nous pouvons aussi dire l'"Autre" même si cela n'épuise pas, peu s'en faut, la signification du mot chez Lacan.

C'est là, en tout cas, que tous les paragraphes et toutes les lignes que nous trouvons sur le vide dans le texte du *Séminaire X* trouvent justification:

Notre schéma de la place du vide dans la fonction du désir vous permet au moins

de situer le paradoxe dont il s'agit [...] (87)

Au fond, ce que Lacan martèle dans cette leçon au moyen d'ailleurs de formules tout à fait remarquables c'est ce qu'il en est de la division entre Sujet et monde, ce qu'il appelle *le réel* :

[...] le réel trébuche[...] éternellement dans l'impossible. (94)

ou encore:

[...] la conquête freudienne [...] nous enseigne que l'inquiétant, dans l'irréel, c'est

le réel qui les tourmente. ((95)

Oui, c'est bien de la barre, du vide ou de la coupure qu'il s'agit. Un peu plus tôt, dans la séance précédente, il avait donné sa formule, parlant de S barré, de pulsion et de coupure, dessinant deux schémas, dont celui-ci:

|
S a (80)
|

Et structurellement, ceci n'est nullement différent du schéma que depuis le début je propose, S/ barre/ a, ce fameux *objet petit a* représentant sûrement un des apports les plus importants que nous devons à Lacan, quand bien même reste visible le lien avec l'*Ersatz* de Freud.

Nous ayant en tout cas permis de lire, d'interpréter, que vide, coupure et manque correspondait au même modèle structurel, il avance "cahin-caha", c'est lui qui le dit (95), et isole la seule question qui reste: que faire de cet *objet a* qui manque puisqu'il est caché de l'autre côté de la barre?

"Caché", certes, et même inaccessible absolument, mais *qui se signifie*. Et j'y reviens--je martèle moi aussi--car c'est là un des traits forts de la pensée lacanienne, une marque de son talent. Bref, il y a bien la barre, mais parce qu'il se trouve qu'elle est poreuse--on retrouve évidemment là Freud et l'interprétation du rêve--nous pouvons parvenir à découvrir des significations, soit la "cause" de notre désir inconscient. Le lien avec la linguistique moderne, Saussure, Jakobson, est alors facile à faire et est proclamé l'importance du langage, non seulement la distance entre les mots et les choses, barre là aussi en vérité, mais également la nécessité d'une différence pour qu'il y ait sens. Aussi ne nous étonnerons-nous pas que se rencontrent chemin faisant dans cette Leçon VI quelques paragraphes sur "le petit Hans" de Freud si concerné par la différence entre les sexes, différence qui renvoie à une interrogation sur ce qui peut *paraître* en trop ou qui manque, mais qui, toute importante qu'elle soit, n'est qu'une étape dans notre cheminement analytique vers la vérité d'un désir qui ne s'arrête pas là.

Mais peut-être suis-je allé trop vite. En donnant avec insistance de la démarche lacanienne une représentation graphique, à vrai dire une abstraction, en l'illustrant par un schéma décidément simple fait de trois éléments seulement j'ai négligé qu'on ne saurait aboutir à ces petits dessins sans un travail long et difficile qui, surtout, ne saurait partir que de l'expérience. Il faut comprendre que la dimension fondamentale des *Séminaires* est une vaste perlaboration. La réalité vécue des patients et de leurs psychanalystes, le caractère très concret des situations et des "problèmes" rencontrés-- parce que "L'homme est évidemment un gros producteur de quelque chose qui, le concernant, s'appelle le souci" (95)-- nous oblige, dans la mesure du possible, à prendre en compte ce qui se passe chez chaque sujet. *étape par étape* (la précaution est importante). Ainsi, l'interrogation du petit Hans et l'incidence de la différence, ainsi ce qu'ont dit les philosophes depuis plusieurs millénaires, et les religions, et également, par exemple, la fonction symbolique de la circoncision, et pour terminer le rapport du désir et de la loi, toutes choses que d'aucuns à cet endroit du *Séminaire* auraient pu prendre pour des bavardages, trouvent leur place, au fil d'une association d'idées si on veut, dans un débat sérieux sur ce qui est symbolique dans nos vies.

Et déjà, poser la question éthique en ces termes, ne serait-ce que parce qu'elle comporte parmi ses termes le mot "désir", est un pas en avant considérable. Bref, c'est ainsi que se termine la Sixième Leçon du *Séminaire X*, et on va voir dès la séance suivante combien Lacan se soucie de méthodologie, ne serait-ce que par les métaphores qu'il utilise.. Qu'il n'y ait pas loin, dans le texte que nous lisons, de cette préoccupation relative à l'éthique à son possible fondement dans un être surnaturel, personne ne s'en étonnera, même si c'est mettre là fin à tout débat. Pour moi, ce ne peut être ce qu'envisageait Lacan dans son effort pour comprendre. Mais comment savoir? Il ne me reste pas d'autre issue, il semble bien, que celle qui consiste à interroger les trois dernières pages de cette Sixième Séance, point jusqu'où, pour le moment, l'orateur nous a conduit.

Car Lacan cherche, et je ne dois pas prêter à son discours, parfois si poétiquement ambigu, des significations qu'il aurait consciemment voulues, même voilées, et qui pourraient bien n'apparaître que plus d'un demi-siècle plus tard, justement parce que son talent de pédagogue et d'analyste leur permet enfin d'émerger. Déjà, interprète de Freud, il a beaucoup compris et même trouvé et je pense ici au petit objet *a* et à cet *Autre* si mystérieusement polysémique. Le problème, pour le moment, est de savoir ce que nous pouvons en faire dans notre propre recherche sur l'angoisse.

Je viens d'écrire que Lacan cherchait; oui, il cherche et ce faisant déblaie, passe tout en revue dans nos comportements. Il fait le ménage et nous rappelle de quoi sont faites nos terreurs et tout cela me paraît convaincant; on l'a vu: peur du "vide" derrière la barre, angoisse comme effet de la "coupure", dont la différence entre les sexes est sans doute la plus dramatique des représentations. A part cette dernière constatation, cependant, rien dans son discours n'explique ce qui déclenche ces terreurs. Les peurs du petit Hans, certes, nous avons dû tous et toutes les connaître et ce n'est pas rien. C'est dire l'importance de la sexualité pour la psychanalyse et c'est précisément pour cette raison que j'ai parlé d'étapes dans la recherche que nous pouvons mener sur nous mêmes.

Ceci avancé, et même ceci réglé si on veut bien, qu'en est-il à présent de notre objet petit *a* et de l'Autre, deux sigles par quoi Lacan a innové? Car c'est là justement que dans son discours apparaît la *demande*, et nous pouvons nous demander quelle relation pourrait bien exister entre la différence, la castration et cette question faite à l'autre, ou à l'Autre: "Que veux-tu?". Cette demande, Lacan en parle depuis longtemps et s'en est clairement expliqué dans son "Graphe" où la mère joue un grand

rôle, mais ici, dans un débat sur l'angoisse et la castration que vient-elle faire? Peut-on déjà voir là l'intuition qu'il y a de la castration dans l'Autre? Car il n'est pas difficile d'imaginer qu'à cause de la différence l'une demande à l'autre ce qu'il semble avoir en trop, et le phallus serait ainsi l'objet qu'elle désire, tandis que l'autre, le mâle, qui ne l'a pas et ne l'a jamais eu est condamné à faire semblant au point qu'il finit par y croire et se perd dans l'imaginaire. (Ce qui, soit dit en passant, ne l'empêche pas de continuer à être terrorisé à l'idée qu'il pourrait perdre ce qui n'est pourtant qu'un "signifiant".) Incidence du phallus dans la théorie, donc, conception de la relation sexuelle comme un combat, et de la sexualité comme un des lieux possibles de la castration: il est vrai qu'en être arrivé jusque là n'est déjà pas si mal. Et cependant est-ce tout? Et est-ce cela seulement le "désir"? Dans le cas de figure que je viens d'imaginer (qui peut au reste ne pas être une représentation exacte de tout ce qu'il y a dans le désir féminin) où est le petit a du genre masculin? Sûrement pas, ou en tout cas pas seulement, dans sa mascarade phallique. Ce n'est pas pour rien que j'ai omis la majuscule à "autre": entre *elle* est *lui*, il y a sûrement de l'Autre, mais nous sommes encore loin d'en avoir fait le tour et c'est bien pour cette raison que j'ai avancé, comme Lacan en cet endroit de sa page 96, la question de la demande. Tous deux, sûrement, l'homme et la femme, désirent le phallus, qui n'est qu'un signifiant, je viens de le souligner (c'est à dire même pas un signe puisqu'il est sans signifié), un signifiant dont je fais un équivalent de l'objet petit a , un morceau de a , si on veut, mais a qui pour moi est bien plus que cela et en particulier espace vide au départ. D'où s'ensuit la question: au-delà de ce trait générique, *chacune et chacun ne désire-t-il pas d'une façon qui lui est propre?*

On l'aura peut-être remarqué, il y a à cet endroit précis du discours un curieux changement dans l'orientation de l'interrogation et on ne nous parle plus du désir du Sujet, celui par exemple du nourrisson adressé à sa mère--je désire ceci ou cela--, mais d'un désir que nous ne pouvons qu'appeler Autre. Ce n'est plus seulement l'amante qui demande à l'aimé--ou l'amant à l'aimée--ce qu'il ou elle veut, "*Che vuoi?*", mais une angoisse qui là s'exprime dans le sens le plus simple de "Mais bon Dieu, qu'est-ce qu'On me veut?"

Car c'est à l'Autre cette fois que la question est adressée, et je la tiens pour La Question à quoi devrait conduire toute psychanalyse, demande de Demande si on veut.

Et là, on dirait bien que Lacan donne un début de réponse. On vient de le voir, parti de la différence sexuelle, et donc de l'angoisse qu'elle peut générer, soit la castration au sens large, il a passé en revue ce qui, dans l'Histoire, philosophes et religions, pouvait l'aider à comprendre une demande qui n'était plus ce que le Sujet désirait mais ce qui paraissait bien être ce qu'on lui demandait. Ce que j'ai appelé un début de réponse est une parole, ou plus exactement deux paroles dont une est tirée de l'*Ecclésiaste*, sûrement pas parole d'un dieu, ou de Dieu, mais tout simplement d'un auteur du IIIème Siècle avant Jésus Christ. Il s'agit d'un paragraphe de six lignes qui pour moi, quand je l'ai découvert il y a une quinzaine d'années (mais peut-être en avais-je entendu parler un peu avant), m'a confirmé dans ce que je cherchais et que déjà je pensais comprendre. En voici les quatre premières lignes, celles qu'à ma première lecture j'ai trouvées, peut-être par erreur, si essentielles. Le reste, ce Dieu qui nous parle, ne m'intéresse pas., choix de lecture. (1)

Jouir aux ordres, c'est tout de même quelque chose dont chacun sent que, s'il y a une source, une origines de l'angoisse, elle doit tout de même bien se trouver quelque part par là. *A Jouis*, je ne peux répondre qu'une chose, c'est *j'ouïs*, mais

naturellement, je ne jouis pas si facilement pour autant.(96)

Tel est donc le point atteint ici par Lacan en 1963, et bien entendu notre problème aujourd'hui est de ne pas lire de travers ce qui est écrit, même si, et c'est une banalité que de le dire, une correspondance absolue n'est jamais possible puisque c'est toujours le désir inconscient de chaque Sujet qui guide sa lecture. Que disait Lacan, donc? Savait-il ce qu'il disait? Il le disait et c'est déjà beaucoup, et depuis Freud nous savons au moins distinguer le texte lu du texte produit. Au-delà de ce que je lis avec mon désir, ou en-de-ça, comme on voudra, existe une signification symbolique qui renvoie au désir du producteur du texte, signification qui peut être atteinte, asymptotiquement, grâce à ce que nous avons déjà appris.

Tout ça pour dire. que, sur l'angoisse, Lacan a peut-être dit plus qu'il ne savait, et c'est bien pour cette raison que j'ai parlé tout au début de ce travail, d'une intuition que je trouvais extraordinairement fructueuse même si elle ne l semble pas avoir été poussée jusqu'au bout. Mais au fond qu'importe, puisqu'il l'a dit!

Pour l'heure, nous pouvons toujours commencer par ce que manifestement il savait qu'il disait en jouant sur "Jouis" et "J'ouïs" et pour cela examiner par quel cheminement il est passé pour en arriver là. Ce qu'il emprunte à l'auteur de *l'Ecclésiaste*, sans doute lui-même influencé par la pensée grecque, et notamment l'épicurisme. c'est tout simplement un art de vivre, un conseil de bon sens, conseil d'hédoniste: "Evite la souffrance". Sauf que nous, humains, nous ne sommes pas tout à fait des êtres de bon sens et c'est bien ce que marque la seconde partie de la phrase qui à "Jouis" répond : " Mais naturellement je ne jouis pas si facilement." C'est dire que le choix de suivre ce qui paraît un conseil raisonnable ne se révèle pas possible, un peu comme si le discours du *Séminaire* disait: " Tu peux toujours parler, toi, bon dieu--ici, pour Lacan, celui des Juifs--, mais moi, je ne peux pas." Au revoir au sage conseil de l'hédoniste!

J'avais donc lu trop vite, et ce que le discours avance en définitive, toute la phrase, c'est la difficulté de jouir, soit la barre, et rien sur ce que j'attendais quant à la nature d'un désir inconscient plus vaste, plus englobant que le désir sexuel où je cherche une des racines de notre angoisse. Parce que dans ce passage il n'y a pas de doute et nous pouvons au moins établir que Lacan n'y parle que de sexualité.(2) N'était-ce pas au fond prévisible, puisque dans les pages qui précédaient ce qui l'intéressait c'était la différence des sexes, ces signifiants "en plus" ou "en moins", pour en arriver au déni commode du petit Hans:

Le plus commode c'est de dire que même ceux qui n'en ont pas en ont. (94)

Présence essentielle de la castration, donc, voilà qui est bien établi, et lien évident avec l'angoisse. La remarque a souvent été faite et c'est certainement une "étape" importante que de le reconnaître. C'est d'ailleurs là-dessus que s'est terminée la séance: analyse convaincante de la circoncision comme opération symbolique, en relation avec la castration, mais certainement pas en rapport analogique--le mot est de Lacan--et à interpréter plutôt comme similaire à ce que j'appellerais une vaccination.

Mais "J'ouïs" alors? Que puis-je en faire à présent? La proposition que j'attendais, la démonstration quant à la nature du désir et son lien avec l'angoisse ne viendra pas, ou plus exactement ne sera que partielle et pour tout dire limitée à l'Oedipe. Ce qui bien entendu n'est pas faux, on le sait, mais ne

dit pas suffisamment ce qu'il en est de la loi, soit ce que le Sujet entend: "J'ouïs". Mais par ailleurs avancer que désir et loi étaient "la même chose", (98) c'était peut-être aller trop vite aussi et ne va pas nous aider à comprendre d'où provient l'angoisse. On avait beau connaître ses effets, savoir, au moins en partie, de quoi nous avons peur, la cause, le déclencheur nous échappaient.

Certes, il n'y a désir que parce qu'il y a loi, soit "barre", et cela correspond superbement à la structure oedipienne dégagée par Freud où un parent barre la route du désir du petit enfant, ce qu'à présent on peut du reste exprimer plus largement par Sujet/barre/objet.

Ce que je vous enseigne [...] et qui est déjà là dans le texte, masqué sous le mythe de l'Oedipe, c'est que ces termes qui paraissent se poser dans un rapport d'antithèse, le désir et la loi ne sont qu'une seule et même barrière, *pour nous barrer l'accès de la Chose. Volens, nolens*, désirant, je m'engage sur la route de la loi. C'est pourquoi Freud rapporte à l'insaisissable désir du père l'origine de la loi. (98)

J'ai souligné ce qui se rapportait à la barre et à la Chose; la formule est parfaite, l'objet petit *a* n'est pas loin. Et je ne négligerai sûrement ni l'Oedipe ni le père, ce dernier ayant fonction de barre dans cette histoire à trois que le triangle illustre (fonction que la mère aussi bien peut parfois tenir). Mais si je veux comprendre l'angoisse, toute l'angoisse, dans le détail, et par conséquent Autre chose que celle qui renvoie au manque et à ma naissance et qui de toute façon s'ajoute à ce que je herche, je tenterai d'aller plus loin que l'étape oedipienne et la loi des pères dont parle Lacan. Et je me garderai aussi d'identifier trop vite loi et désir. Le lien existe, c'est l'évidence, et tout commence avec le manque, mais si la loi originelle est simple et unique, infranchissable mur, coupure, le désir est là aussi qui tente *hallucinatoirement* de franchir cette barre et nous verrons bien qu'il a sa propre loi. Car nous le savons maintenant, ce désir particulier à chaque Sujet est beaucoup plus que la pulsion, sa continuation si on veut, et bien autre chose également que ce que pointe le signifié ordinaire de ce signifiant. Oui, Autre chose en vérité. C'est du reste ce que Lacan semble penser lorsqu'en conclusion il revient à l'objet:

Et puis, de temps en temps, un objet apparaît parmi tous les autres, dont je ne sais vraiment pas pourquoi il est là.

.....

De l'autre côté, il y a celui dont je ne peux vraiment justifier pourquoi c'est celui-là que je désire." (98)

Et d'abord, Il n'est pas sans intérêt de noter combien le ton tout à coup est devenu personnel, privé. L'objet petit *a* prendrait-il enfin forme plus concrète? L'idée de transfert en tout cas me traverse l'esprit, ce sera sûrement dans cette direction que je devrai chercher plus tard. Quant au discours du *Séminaire*, il marque un évident temps d'arrêt:

C'est ici que je vous laisserai à la fin de ces premiers entretiens sur l'angoisse. (98)

C'est la fin du "trimestre", certes, moment commode pour souffler, d'autant plus que rendez-vous est pris pour les mois à venir. Il n'empêche, l'idée de "tranche" ou d'étape se présente à moi et il est vrai qu'elle mérite réflexion. D'un autre côté, personne n'est tenu de tout dire; Lacan a pu en savoir beaucoup plus et ne pas désirer en parler. Ce qui nous importe, c'est qu'à travers ce qui a été dit nous puissions poursuivre notre propre chemin. Après tout, malgré ses silences, il ne nous a pas laissé sans rien et il nous reste une structure simple que la formule "Jouis" suivi de "J'ouïs" exprime magnifiquement. Ainsi, lorsqu'il a prononcé "Jouis", je l'ai dit, il peut avoir pensé que cela ne serait pas possible à cause de la loi ("des pères" comme il disait), soit de la barre, et "J'ouïs" est alors le signe qui a répondu au premier, qu'il vienne des dieux ou d'où on voudra, pour désigner ce qu'il en est de notre condition humaine: je désire mais je ne peux, ou plus graphiquement encore: désir/loi, cette loi que je reçois et entends.

A cela il n'y a rien à dire, sinon peut-être que cette formule simple et rigoureuse demande un complément. C'est l'hypothèse déjà évoquée sur laquelle je souhaite revenir: dans l'opposition du désir et de la loi, si bien signifié par la barre, il manque quelque chose et ce pourrait bien être, voulu ou non par l'orateur, un second sens de "j'ouïs", un sens supplémentaire. C'est en tout cas ce que me dicte ma lecture-interprétation et renvoie à l'hypothèse proposée plus haut.

J'ai parlé de la porosité de la barre, image qui s'applique tout à fait à ce que Freud a découvert dans la nature du rêve on l'a vu, et il s'agit d'une seule et même structure: derrière le voile il y a du sens. Mais pour le Sujet quel sens?

Eh bien ! Ce sens, tout simplement, c'est ce qu'après Freud et Lacan nous pouvons appeler l'ordre inconscient, celui donné par l'Autre; Lacan me le souffle d'ailleurs lorsqu'il s'écrie "Jouir aux ordres" (96) quand bien même il a pu avoir consciemment autre chose en tête, oui: "J'ouïs". Voilà donc peut-être une timide approche des déterminations du Sujet. On pourra estimer que l'idée est banale ou encore remarquer qu'il y est déjà fait allusion dans d'autres séances du *Séminaire*, mais ce serait alors ne pas voir que ces allusions ne sont jamais faites autrement que de façon détournée, comme en amorce et sans aller plus loin.

Et puis banale...banale...n'est-ce pas un peu vite oublier que lorsque la psychanalyse parle de "sens", derrière la banalité souvent décriée se cache ce que depuis 1900 l'adjectif "inconscient" implique?

Et là, nous entrons dans le domaine des déterminations de tout sujet et je me bornerai pour le moment à souligner que ce qui les caractérise c'est qu'il s'agit de causes, d' *une cause, disons, qui ne se sait pas*. et c'est bien cela qui rend notre quête si difficile. Car ce n'est pas l'hypothèse qui touche à cette notion de détermination ("Mais on sait tout cela!") qui est difficile à comprendre mais bien le fait que *le désir lui-même ne se sait pas* et que d'ailleurs s'il se savait ce ne serait pas le désir dont parle la psychanalyse. Si en effet nous revenons un instant à la structure élémentaire que nous avons dégagée, Sujet, barre, objet, ce que Lacan a posé, cet objet petit *a* de notre algèbre inconscient, parce qu'il est derrière la barre, dans le "réel", reste hors de portée réelle de l'individu que je suis dont la peau marque la frontière. Il y a bien mes perceptions, certes, mais leur aboutissement dans le conscient passe d'abord par des filtres, Freud l'a montré dans le schéma par lequel il illustre le trajet qui va de la Perception à la Conscience, et déjà c'est la description d'une interprétation: nos perceptions nous font croire que nous sommes dans le réel alors que nous n'en recevons que des messages. Ce sont là, de plus d'une façon, et disons sur le mode conscient ou non, des messages

dont le Sujet est le seul à avoir la clé si tant est que d'entrée il ait la moindre clé. De cela je reparlerai.

Mais je tourne en rond et au fond quant à ce qui est du caractère inconscient du désir, aussi bien celui du Sujet que celui de l'Autre (qui lui ou elle est un Sujet aussi, je viens de le dire), il existe une illustration très facile du phénomène. C'est même par là que tout a commencé. Que nous considérions en effet le fonctionnement du lapsus, de l'acte manqué ou du rêve, il ne fait pas de doute que dans ces trois cas apparaît une structure identique. Et ce que dit cette structure c'est que dans chacun de ces cas une décision fait défaut puisque d'ordinaire et en toute logique l'acte est toujours second par rapport au désir C'est bien au reste ce qui rend ces phénomènes étranges, puisque dans *le rapport habituel* entre acte et décision c'est la décision qui apparaît en premier: je décide d'agir, puis j'agis, en tout ça c'est ce que crois. (3) Dans le cas du lapsus ou de l'acte manqué toutefois, la décision ne se montre pas, échappe à l'observation, et c'est parce sa raison d'être, sa cause véritable est à chercher beaucoup plus en amont qu'elle paraît inconnue et pour tout dire n'était pas consciente. C'est bien de cette défaillance du "conscient" que vient tout le problème et il faudra y revenir.

Mais au moins, ce qu'il en est du désir est clairement articulé et je l'interpréterai comme "La manière toute personnelle qu'a chaque Sujet de franchir *hallucinatoirement* la barre"; cela s'appelle aussi, et c'est extrêmement banal: la dimension symbolique de chaque être. Aussi ai-je pris la précaution de ne pas oublier "hallucinatoirement".

Et c'est bien à cause de cette dimension toute personnelle, bien au-delà de toute structure, que j'attendrai encore un peu avant de parler de la loi. Il y a la LOI, c'est une certitude, la grande loi du début de la vie, mais parce qu'il y a cette "barrière", barre ou coupure justement, il y a du désir et c'est bien dans cette direction que nous devons chercher la loi particulière à chaque Sujet, et je veux dire cette illusion qu'a chacune ou chacun de croire qu'il franchit la barre. Ainsi avancerons-nous peut-être en ce qui concerne l'angoisse.

Notes

1. Voici ce reste: " Tel est l'ordre de présence dans lequel s'active pour nous le Dieu qui parle, celui qui nous dit expressément qu'il est ce qu'il est."

2. Et c'est vrai que la question de la tumescence et de la détumescence, est le sujet de plusieurs passages.

3. Même le geste spontané du sportif (sports de combat, tennis, etc.) est le résultat d'un long apprentissage, voulu, désiré. Et si on objecte que la rapidité de l'action ne laisse aucune place à de décision ma réponse sera que nous avons affaire là à une structure de lapsus avec désir invisible et très en amont.